

Sapho

2 janvier 1886

Le Socialiste, 2 janvier 1886

Le roman de M. Daudet a été un succès ; des milliers d'exemplaires ont été enlevés ; le sujet, arrangé pour la scène, fait salle comble. Il a été loué, discuté, critiqué doucement par la presse. Les gens de lettres, quand ils en reparlent, citent avec convoitise la somme qu'il a rapportée à son auteur. Le succès monétaire est la forme bourgeoise la plus élevée de la gloire, celle que prisent et que préfèrent les artistes et les écrivains modernes. M. Zola, dans un de ses articles de critique, prenait pour mesure littéraire le nombre d'éditions écoulées, c'est-à-dire des pièces de vingt sous empochées. Les bourgeois de toute industrie et de tout commerce partagent cette opinion ; ils ont proclamé Victor Hugo le plus grand poète des temps présents et passés : n'est-il pas mort cinq fois millionnaire.

Autrefois, quand le public acheteur de livres n'était pas encore constitué, les écrivains, même ceux de génie, étaient de pauvres hères, vivant des faveurs seigneuriales et royales, ce qui ne les empêchait pas de mourir misérables. Beaucoup d'entre eux entraient dans la domesticité des nobles ; vivant à leur table, rédigeant leurs lettres et leurs billets doux, composant leurs madrigaux. La noblesse avait les gens de lettres pour habiller galamment son esprit, et des valets pour soigner sa toilette de corps.

De nos jours la clientèle littéraire existe. A peine échappée de la terreur jacobine, la bourgeoisie se jeta sur le roman ; on ne pouvait suffire à sa boulimie, tous les jours de nombreux romans nouveaux en deux et quatre volumes étaient mis en vente au Palais-Royal qui portait alors le nom de Palais Egalité. Les femmes étaient les infatigables pondeuses des romans de l'époque ; les hommes, absorbés par la politique, la guerre, les tripotages financiers et le vol des biens nationaux, n'avaient pas de loisirs pour écrire. Le roman est la forme littéraire par excellence de la bourgeoisie, celle qui, peut-on dire, est née et s'est développée avec elle. Le fait historique est là, je n'ai pas à en rechercher les causes dans cet article.

La bourgeoisie et ses domestiques, les portières et les cuisinières, ont fourni la grande masse de la clientèle. Je dois ajouter, et sans insister, qu'il s'est créé dans les grandes villes une clientèle populaire pour un certain genre de romans bourrés de crimes, d'aventures policières et de péripéties dramatiques et fantaisistes. La bourgeoisie a encouragé le développement de cette littérature niaise et démoralisante ; elle occupe l'esprit populaire, l'endort et le détourne, ainsi que les chinoiseries politiques du radicalisme, de l'étude de ses véritables intérêts de classe. La Sapho de M. Daudet n'a pas été lue et achetée par cette clientèle, mais par la bourgeoisie frottée de littérature et qui s'enorgueillit d'aimer les études psychologiques.

M. Daudet a accommodé le plat littéraire qui lui convenait ; il lui a servi une étude psychologique selon ses goûts et ses capacités intellectuelles. Sapho, bâtie de pièces rapportées, mal rapprochées et mal collées, ressemble à ces mannequins vertébrés et articulés que les peintres et les sculpteurs habillent et placent dans des poses héroïques. Le livre se rachète par les personnages épisodiques, par les racontars sur la vie des femmes illégitimes de ces messieurs : les détails, pris sur le vif, sont dits avec un art

mièvre, mais exquis dans sa mignardise. Le roman satisfait la bourgeoisie, qui demande qu'on l'amuse par des reportages piquants, bien tournés ; qu'on ne blesse pas ses préjugés et qu'on flatte ses instincts, ses sentiments et ses passions. M. Daudet a parfaitement rempli cette dernière partie de la tâche imposée à tout écrivain bourgeois : il est peu de livres plus bourgeois que Sapho.

Le bourgeois français est un être raisonnable, qui ne se laisse entraîner par la passion que rarement ; il se marie, la trentaine passée, pour faire une fin, selon son expression, à moins que, par hasard, il ne rencontre plus tôt une dot appétissante, une bonne affaire d'argent : alors il sacrifie sa jeunesse à sa femme. N'ayant pas fait vœu de chasteté et ne se livrant pas à des plaisirs solitaires ou à la boisson, comme les jeunes bourgeois d'Angleterre, il batifole avec les vierges folles de leur corps. Dans les temps préhistoriques de Paul de Kock et d'Eugène Sue, il existait une classe d'ouvrières, laborieuses, gagnant assez bien leur vie avec leur aiguille, mais folichonnes, amies du plaisir, ayant le cœur sur la main, courageuses, prenant les jours comme ils venaient, les amants quand il y avait une partie de bateau à Saint-Ouen, un dîner au Palais-Royal, une soirée à l'Ambigu. La grisette joyeuse et se contentant de peu est morte et enterrée, tuée par l'exploitation grippe-sou des grands magasins et des grands ateliers et par la prostitution légale et illégale.

Le jeune bourgeois, au grand déplaisir de ses père et autres parents plus ou moins naturels, doit aujourd'hui dépenser de l'argent pour tuer le temps qui s'écoule entre la puberté et le mariage. Comme il ne trouve plus de grisettes se donnant pour le plaisir, il doit se contenter des tristes femmes que la misère et l'exploitation de ses père et oncles oblige à se vendre pour vivre. S'il a des goûts relevés et chevaleresques, il prend une femme qui ne fait pas passer la rue par son lit. Mais la maîtresse de nos jours ne se contente plus du flan et de la galette ; quand elle accroche un fils de bourgeois, elle exige de la soie, des fourrures et du palissandre. Elle coûte beaucoup d'argent, et ça épouvante le bourgeois. Il se forme alors des sociétés anonymes pour entretenir une femme selon les exigences du jour. La cocotte accorde à l'un des associés le mardi, à l'autre le samedi, à celui-ci l'après-midi, à celui-là la nuit. Il arrive que dans ces ménages sociétaires, le jeune bourgeois trouve plus qu'il n'avait espéré : ainsi que dit le vieux Mathurin Regnier, s'il apporte le poisson, on lui fournit la sauce.

L'idéal bourgeois serait de trouver une femme qui le garantît des coups de pied de Vénus, qui lui coûtât peu d'argent et qu'il pourrait rejeter comme l'écorce d'une orange dont on a exprimé le jus.

Le héros de M. Daudet avait eu le bonheur de tomber sur une femme qui remplissait toutes les conditions de l'idéal bourgeois : il s'empresse de s'acoquiner avec elle. Sapho qui aime les cheveux frisés, s'amourache de Gaussin, garçon insipide et nul : loin de l'entraîner dans des dépenses, elle lui arrange un intérieur calme ; elle lui procure les plaisirs les plus raffinés de l'alcôve sans qu'il ait besoin de perdre son temps et son argent à courir après les cotillons ; elle tire son oncle d'un mauvais pas, en lui avançant une dizaine de mille francs gagnés le diable sait comment ; elle disparaît d'elle-même, sans menaces de vitriol, de coups de revolver, juste au moment où le jeune bourgeois entre dans une carrière officielle et va se porter candidat à quelque dot sérieuse.

M. Dumas, pas le père, le fils, dans une de ses préfaces qui rachetant leur banalité par leur longueur, dit qu'il est difficile, sinon impossible, de transporter sur la scène les rapports réels entre femmes et hommes de la vie mondaine, de peur d'effaroucher la pudeur de ces dames qui ne sont chastes que par les oreilles. S'il faut adoucir les tons et idéaliser la réalité pour ne pas blesser les cocottes légitimes et illégitimes du monde de M. Dumas, il faut aussi, dans les romans, ménager les sentiments de la bourgeoisie. M. Daudet ne pouvait, en psychologue hardi, fendre la crâne bourgeois et étaler brutalement aux yeux de tous son idéal de la maîtresse ; d'ailleurs, il est lui-même trop foncièrement bourgeois pour exposer crûment cet idéal qui est le sien : il farde.

Sapho, la fille de joie corrompue par la canaille du beau monde, rend à son amant des services d'amour et d'autre nature, pour le plaisir qu'elle y éprouve, ne demande rien, pas même de la reconnaissance.

Gaussin, l'amant qui, comme un boeuf à l'étable, s'engraisse tranquillement dans ce ménage à la colle, qui se laisse dorloter, qui n'apporte qu'un amour las, regrette auprès de Sapho les plaisirs qu'il aurait pu prendre ailleurs, se désespère d'avoir manqué un mariage bâti trop romanesquement pour n'être pas une affreuse blague, lui reproche la colère d'un père ridicule à être empaillé, tellement il est rococo et en dehors du mouvement bourgeois. C'est renversant.

Mais c'est ce renversement de rôles qui a plu au bourgeois. Une des nobles passions de l'âme bourgeoise est de vouloir payer le moins cher possible tout service reçu. Le bourgeois aime à égayer sa jeunesse avec des femmes, mais il a une peur bleue que les femmes avec lesquelles il a vécu et qu'il délaisse à la première occasion, ne viennent un jour lui réclamer des secours. Bien avant la séparation, il se pose en martyr ; il raconte à celles qui ont le malheur de s'attacher à lui, qu'il se sacrifie en jouissant d'elles, qu'il mériterait récompense, comme un Alphonse ; il les paye d'avance en monnaie de singe.

M. Daudet a pu, avec l'approbation de tout honnête bourgeois, dédier son roman à ses enfants. Un jeune artiste de ma connaissance, bourgeois jusqu'au fond de ses culottes, me disait : "Je me souhaite une Sapho, pour attendre mes trente ans."

Au siècle dernier, le chevalier Desgrieux aimait follement Manon Lescaut ; pour la suivre, vivre de sa vie, il jetait par dessus bord, sans hésitation, convenances sociales, famille, avenir, et ne demandait à la charmante fille que son amour. Les hommes de la noblesse étaient capables d'oublier leur intérêt personnel ; le bourgeois est un animal si égoïste, qu'il ne peut même supposer qu'on puisse attendre de lui une action qui serait contraire à ses intérêts.

Le Socialiste, 2 janvier 1886.